Heurs et malheurs dans la mise en mots de la vie professionnelle

Fortunes and misfortunes in the process of putting professional life into words.

Joseph Donato

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/2392>

DOI : 10.4000/edc.2392

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997

Pagination : 113-134

ISBN : 2-0767703-0-8

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Joseph Donato, « Heurs et malheurs dans la mise en mots de la vie professionnelle », *Études de communication* [En ligne], 20 | 1997, mis en ligne le 08 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/2392> ; DOI : 10.4000/edc.2392

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Heurs et malheurs dans la mise en mots de la vie professionnelle¹

Fortunes and misfortunes in the process of putting professional life into words.

Joseph Donato

1. Genèse.

1.1. Groupe d'adultes en formation.

- 1 Un des points de départ de cette étude, qui se présente comme un témoignage à plusieurs voix (celle de l'auteur du récit d'activité et celle de l'auteur de l'analyse de ce récit) sur une pratique, et, peut-être aussi, au lecteur d'en juger, comme une contribution à un débat, ouvert depuis longtemps dans le champ de la formation d'adultes, et qui se poursuit (Cf. *Education permanente*, n° 120, *Écriture, travail, formation*, 1994-3), se situe clairement dans le cadre d'un enseignement de méthodologie qui s'adresse à un groupe restreint d'adultes en formation continue à l'Université de Provence (DU - APST). Dans la position d'un enseignant-chercheur, linguiste et praticien de la dynamique de groupes restreints, je m'intéresse plus particulièrement, depuis quelques années aux questions croisées de la mise en mots de l'expérience professionnelle et de la dimension subjective de la communication et du sens élaborés par des sujets engagés dans une activité groupale ou collective.
- 2 Je conduis cette expérience depuis une dizaine d'années en direction d'un public porteur tout à la fois de savoirs, de vécus, d'histoires et de discours plus ou moins reconnus. Cette présentation, ni plus ni moins neutre qu'aucune autre, appelle déjà un commentaire sur ce dernier point. Il s'agit d'un enjeu. Celui de la connaissance et de la reconnaissance d'acquis et de potentiels en attente, pour la plupart, de formulation dans le champ de la recherche. C'est ce passage du registre de l'expérience au registre de son objectivation que le titre donné à cet article désigne en termes de réussite ou de difficulté : '[...] l'action c'est facile, raconter et expliquer ça demande de faire beaucoup de phrases pour trois mots importants [...]' nous faisait remarquer un participant.

1.2. Le dispositif pédagogique.

- 3 Il réunit une vingtaine de personnes. Il a pour objectif la présentation, orale puis écrite, d'un récit à la première personne, sur le thème de l'expérience professionnelle vécue. Avec une focalisation particulière sur les spécificités du métier exercé. L'exposé dure une trentaine de minutes environ. Il est suivi d'une discussion au cours de laquelle chacun des participants est invité à réagir, en s'impliquant à son tour, dans un commentaire sur l'intérêt, la clarté, l'organisation et la présentation des données, etc. Dans ce tour de table, la règle est de favoriser l'expression de chacun par une écoute attentive et, autant que possible, non défensive. Une écoute qui s'efforce de suspendre provisoirement tout jugement de valeur. Disons tout de suite, que cette recommandation ne va pas sans provoquer quelque perplexité. Et je dois dire, que j'aime assez, alors, à faire valoir cette réflexion de Kundera (1993) à propos de la naissance du roman (et de l'humour) :

« Dans le Quart Livre, il y a une tempête en mer. Tout le monde est sur le pont s'efforçant de sauver le bateau. Seul Panurge, paralysé par la peur, ne fait que gémir : ses belles lamentations s'étalent à longueur de pages. Dès que la tempête se calme, le courage lui revient et il les gourmande tous pour leur paresse. Et voilà ce qui est curieux : ce lâche, ce fainéant, ce menteur, ce cabotin, non seulement ne provoque aucune indignation, mais c'est à ce moment de sa vantardise que nous l'aimons le plus. Ce sont là les passages où le livre de Rabelais devient pleinement et radicalement roman : à savoir : territoire où le jugement moral est suspendu. Suspendre le jugement moral, ce n'est pas l'immoralité du roman, c'est sa morale. La morale qui s'oppose à l'indéracinable pratique humaine de juger tout de suite, sans cesse, et tout le monde, de juger avant et sans comprendre ».

- 4 Comme le roman (et l'humour) sont des inventions et des créations de cet espace imaginaire, qui me fait irrésistiblement penser aux meilleurs moments du discours et de la pratique dans l'espace psychanalytique, le dispositif de formation, que nous évoquons dans cet article, est, n'ayons pas peur des mots (ni des comparaisons, dans l'intention), tout à la fois, un moyen, un état d'esprit, une règle et aussi, un espace particulier. Un espace d'échanges et de forte intensité dans les échanges. Je m'évertue ainsi à faciliter une prise de parole directe, allant à l'essentiel et argumentée. Preuve d'une écoute active, ciblée et personnelle. La méthode utilisée s'apparente par certains côtés à celles qui sont utilisées en séance de Dynamique de groupe restreint. C'est à la fois un travail individuel et collectif. La parole de chacun est respectée dans ses différentes particularités. Ce contrat devient la norme explicite du groupe. L'effort et le travail à fournir pour ajuster ressentis et pensées dans une verbalisation personnelle constitue la visée commune au groupe. En s'exprimant à la première personne, chaque intervenant assume un point de vue sans chercher à être ni complet, ni original à tout prix.
- 5 Dans les premières séances, ce travail ne va pas sans s'accompagner de certaines tensions et confrontations qui s'expriment par exemple sous la forme de l'étonnement, de l'expectative, voire, mais très rarement, de l'opposition pure et simple : *'[...] j'attendais autre chose [...]; [...] je ne comprends pas ce qu'il faut faire [...]; c'est de la psychanalyse !'*. Ce qui est cependant remarquable, c'est qu'au fil des séances, au nombre d'une douzaine et d'une durée de trois heures et demie chacune, l'approche est partagée, l'évolution incontestable et le plaisir remplace les tensions. Avec des moments délicats à négocier et non sans courir le risque d'ajouter, au début, de l'insécurité. Je n'ai pas toujours réussi à l'éviter, il faut bien le reconnaître. C'est sans doute en décalage avec une manière académique d'enseigner. Cela peut dérouter, mais, je l'ai indiqué déjà, le groupe trouve

toujours en son sein un porte parole pour le pointer. C'est dire que cette manière de faire ne va pas sans une implication égale de la part du formateur qui se trouve ainsi lui-même en position d'apprentissage dans et face au groupe (Ferenczi, 1968).

- 6 Après l'exposé et les réactions de chacun, je propose une synthèse qui vise à dégager des recommandations de méthode sur les relations de l'énonciateur au contenu, à l'auditoire, à soi, à la mise en mots, au travers des marques et des indices verbaux et non verbaux que j'ai pu relever. Cette synthèse est présentée comme une interprétation, proposée à la réflexion de l'intéressé et du groupe, et en aucune manière comme la vérité de ce qui se passe. Dans un processus de « reprise » et (de) « modification » (F. François), placé devant un récit d'expérience, chacun se trouve tour à tour en position d'apprendre, de soi, de l'autre, et du groupe. Comme plusieurs participants vont, régulièrement, l'exprimer : '*[...] c'est ici qu'on peut dire, c'est ici qu'on se connaît*'. La forme réfléchie du verbe et l'usage de l'impersonnel, dessinent une signification qui nous semble associer, de façon indissociable, d'une part l'individuel et le groupal, et de l'autre, verbalisation et (re)connaissance réciproque. Dans et par l'effort ou le travail de prendre la parole pour dire au plus près de ce que l'on pense, en s'autorisant à dire l'essentiel de son point de vue, comme dans le travail d'écouter sans juger, c'est à dire en un sens d'écouter *jusqu'au bout*, dans ces interactions, dans ce « jeu de rapports énonciatifs » (J. Boutet, 1996), émergent des « sujets » au sens où E. Balibar (1985) par exemple, dans un texte qui interroge la part de l'individuel et celle du collectif dans l'histoire du savoir, écrit :

« En dernière analyse il y a toujours un résidu de rapport personnel au savoir, disons mieux un élément irréductible de « subjectivité » à partir duquel le savoir progresse. [...] Ceci signifie évidemment qu'il y a aussi un élément irréductible de langage, [...] au sens d'un rapport actif au langage et en particulier à l'interlocution, à la communication effective, avec sa double dimension d'intersubjectivité et d'imprévisible ».

2. des chroniques d'activité.

2.1. Histoire et récit.

- 7 Ce qui se retrouve d'un exposé à l'autre, c'est d'abord l'approche historique au sens d'une présentation diachronique. Ensuite, le détour par le récit, un récit qui s'apparente à un récit auto-biographique, fait d'événements, de réflexions, d'anecdotes et de conflits vécus, d'histoire(s) à tous les sens du mot. Le contenu professionnel est ainsi enchassé dans un cadre plus large, à la fois personnel et social².

Je travaille depuis maintenant douze ans pour le Ministère de la Culture, écrit P., quand je suis arrivée à Paris j'ignorais ce que le mot « fonctionnaire » ou « agent d'Etat » signifiait réellement. Mon objectif était uniquement de trouver rapidement une solution pour rejoindre mon mari qui [...] Je sortais d'expériences professionnelles plus ou moins concluantes [...] Vacataire au Bureau du Cabinet du Ministre (...) Ici plus question de se faire humilier [...] Plus question non plus [...] au claquement de doigts d'un patron [...] qui me menaçait d'être renvoyée si je ne changeais pas mon « horrible accent du sud-ouest ».

- 8 J'ai cité un passage (p. 1, l.10 à 30) du récit fait par P.. La suite, toujours à la première page d'un texte qui en compte seize, évoque

les conditions matérielles [...] confortables, les horaires réguliers [...], le SMIC à peine pour trente heures par semaine [...] dans un bureau occupé par six jeunes

femmes dont l'expérience et la langue acérée m'ont souvent fait trembler [...] mais quelque peu démotivées [...].

- 9 Et puis, P. ajoute dans un premier commentaire, méta-discursif en un sens, sur ce début de son propre récit :

Tous ces détails alors, ne m'ont pas vraiment effleuré l'esprit, j'avais vingt trois ans à peine, je découvrais Paris et je n'avais qu'un désir [...]

- 10 en mettant en relief, à son insu sans doute, cette fonction de la verbalisation qui amène à dire à propos des événements du passé relaté, l'inédit, le non -déjà- pensé. De manière imprévisible, pour lui même d'abord, l'auteur énonce et produit le sens de certains faits ('*tous ces détails*'), voire le sens d'une vision plus globale.
- 11 On aperçoit déjà comment fonctionne ce récit, dans un mélange des genres où il est question de la dimension référentielle de l'activité, du lieu et du moment, des conditions et des horaires, du salaire et du travail collectif, mais aussi des expériences passées fortement inscrites dans une histoire professionnelle, par l'évocation d'un passé du passé mis ainsi en rapport au présent de la narration³, mais aussi par des réflexions et des motifs subjectifs à propos de la relation aux autres et sur la vie personnelle. Je pourrais citer de nombreux autres exemples de ce mélange de vie professionnelle et personnelle. Mélange de travail, de subjectivité, de socialité et d'histoire, imbriqués dans le récit comme dans la vie⁴.
- 12 Tout se passe en quelque sorte comme si raconter son activité professionnelle, utiliser pour cela des mots, conduisait, par un effet inhérent à la mise en mots, en un certain sens, aux côtés des effets propres aux interactions et au dispositif mis en place, à croiser, à couper et recouper, description de l'activité et histoire de vie. Comme si la compréhension de l'activité de travail, exigeait la connaissance de la *personne* qui en *parle*. Dans un langage qui est lié au sujet dans une relation symbolique constitutive, toute autre que de simple instrumentation. Et qui consiste à parler de soi, à soi et aux autres, à s'interroger, à dialoguer, à construire a posteriori et à distance des significations tout à la fois sociales et linguistiques, techniques et psychiques, axiologiques et historiques. Par un double phénomène d'*après-coup* et de *rupture*, qui joue à coup sûr un rôle spécifique et déterminant. Ces sujets qui se racontent se trouvent à un moment d'arrêt, de pause, de bilan, de routine suspendue et de possibilité d'innovation. Et cela quel que soit leur âge (45 ans pour H. dans l'étude déjà citée, 35 ans pour P. dans la présente analyse). Ce moment charnière de la (re)prise de formation à l'Université représente, entre autres choses, un nouveau départ, un commencement et une occasion d'*objectiver* toute une épaisseur de vécu. Discontinuité plutôt que « formation continue », congé de profession plutôt que de formation, sont propices à cette évaluation explicitée. Il faut considérer en second lieu, qu'un premier objectif a été atteint par chaque participant de par sa seule présence dans ce cursus. Cela a des effets qui vont bien au delà : les motivations et les attentes, les implications, s'en trouvent très fortement sollicitées. Cette activité mise à distance, d'une première façon, disons objective, on va pouvoir en parler, en produisant, cette fois, et par et dans cette activité de parole, une nouvelle distanciation, disons symbolique, qui s'objective, elle, dans la trame du récit. Et cela va modifier bien des ressentis et des représentations. Modifications et significations élaborées par et dans l'acte de verbalisation d'un sujet amené à se dédoubler, dans l'univers diégétique construit, en un auteur-narrateur, un narrateur-personnage, un personnage d'avant-d'après, etc⁵. Je ne dis pas et je ne pense pas qu'on ait à faire à l'expression irrépressible d'une subjectivité en souffrance. Et d'ailleurs, en dehors des éléments susceptibles d'être

décrits, celle-ci comporte une part qui demeure irréductible à ses traits extérieurs. Il reste que, les objectifs assignés au groupe et à chacun favorisent, voire induisent, sans conteste, cette expression. Je crois seulement répondre, si on veut, à un besoin plus ou moins latent de beaucoup, sinon de la totalité des intéressés. D'ailleurs, quand ce besoin n'est pas réellement irrésistible, cela est même arrivé quelquefois (quatre ou cinq fois en dix ans sur plusieurs centaines de cas, me semble-t-il), il n'y a pas l'engagement et la réussite espérés au bout. Ce faisant, j'utilise une compétence acquise et une conviction, forgées dans l'expérience longue de la formation initiale et continue. Formation des autres et formation de soi. La dynamique de groupe psychanalytique et l'analyse individuelle pratiquées durant une longue période⁶ ayant joué un rôle qui ne saurait être minimisé dans mon apprentissage.

2.2. Récit en je et sujet pluriel.

- 13 Je me suis également demandé ce qui revenait en particulier à ce dispositif dont j'ai parlé d'une part, et de l'autre à ce genre de discours qu'est le récit à la première personne - à l'oral puis à l'écrit - dans lequel l'auteur, le narrateur et le personnage principal sont (?) une seule et même personne. Enfin, c'est là une manière de parler. Dans la mesure où, ce triple statut de celui qui raconte, ici, n'est pas sans évoquer l'unité fortement problématique de toute situation de narration selon Bakhtine (1972) :

« Si je narre (ou relate par écrit) un événement qui vient de m'arriver, je me trouve déjà comme narrateur (ou écrivain), hors du temps et de l'espace où l'épisode a eu lieu. L'identité absolue de mon « moi », avec le « moi » dont je parle, est aussi impossible que de se suspendre soi-même par les cheveux ! »⁷

- 14 Personne grammaticalement marquée par l'usage exclusif du pronom JE qui renvoie à un TU de l'interlocuteur présent ou absent, à un lecteur, et aussi à un VOUS du groupe auquel on s'adresse, auquel on appartient, et dont on se distingue ou plutôt un groupe dont on est amené à émerger, à se différencier, dans un espace donné, à un moment donné, par la prise de parole. Si le dispositif suscite des effets, s'il est nécessaire, en ce qu'il permet et favorise, ça n'entraîne pas qu'il se suffise à lui-même. D'une certaine manière, plutôt que de manière indiscutable, l'espace qu'il ménage est celui d'un sujet à venir qui peut et veut s'approprier un discours. Le faire sien, à soi. A la première personne du genre « récit autobiographique », qui produit une démarche de (ré)appropriation, de (re)construction de soi avec les ingrédients de l'histoire vécue, de sa verbalisation dans le jeu des interactions à soi et à autrui. Il y a ce que le système grammatical structure, puis ce que la forme récit organise dans l'énoncé et aussi la part d'inattendu due au dialogue dans l'énonciation. Ce processus de définition identitaire dans la communication, tisse ensemble l'expérience singulière et relationnelle. Avec ce paradoxe, où ce qui est unique renvoie toujours à l'autre, pareil et différent. « Ni sujet isolé dans l'autisme, ni sujet pris dans la fusion avec l'autre » écrit E.M. Lipiansky (1992).
- 15 Que le discours apporte sa logique propre, la situation fréquente que l'on désigne du mot de « présentation » le montre bien. Pour se présenter à l'autre, la présence physique n'y suffit pas. « Se présenter » c'est se nommer. Par l'usage du nom propre et du JE, le discours appelle la subjectivité. Affect et réflexion à la fois, dimension langagière et dimension psychique sont convoquées à propos de l'énonciation référentielle centrée ici sur le métier. Mais je pense qu'il faut pousser plus loin l'analyse de ce processus. On sait que les sociologues opposent, non sans raison, le caractère approximatif du langage courant pour parler de l'acteur ou du sujet. Il y a risque de confusion, en effet, à ne pas

distinguer par exemple, entre acteur collectif ou social et acteur individuel. Et on ne peut ignorer les formes historiques et sociales de l'identité, sous le bon prétexte, au demeurant, qu'on veut souligner la part, indissociablement imaginaire et réelle, qui revient à chacun dans la construction de son identité personnelle. Dans l'hypothèse, rien moins que risquée, d'une identité une, unique et au singulier. L'espace de jeu individuel, la marge de manoeuvre, dans les marges peut-être, ne sont pas contestables, et en particulier à cause des dimensions symboliques et langagières des conduites humaines de « reprise et modification » (F. François). Cependant, il n'est que trop vrai que les marques linguistiques de la « présence », de « l'appropriation », de « l'irruption » du sujet n'ont pas de valeur univoque. Pas plus pour les marques énonciatives que pour les autres unités linguistiques, il n'existe de relation bi-univoque entre forme et sens. JE, ne se décode pas, ça s'interprète. A partir de là, on ne peut jamais être sûr d'avoir à faire à un sujet assignable de façon certaine. Le sujet grammatical n'est pas à coup sûr le sujet social, ni le sujet de l'inconscient. « Ce n'est pas parce que je dis « je pense » que je pense », fait remarquer J. Boutet (1996), et je ne pense pas tout seul quand je pense, mais dans un jeu de rapports énonciatifs et dialogiques (Bakhtine). Est-ce à dire que le sujet est un leurre ? Un effet de surface seulement ? Parce qu'un sujet n'irrupte pas à partir de rien, mais toujours à la suite, en même temps ou en anticipant d'autres discours dans une relation sociale ou historique et pas seulement discursive d'ailleurs. Et de ce point de vue, il faut souligner qu'on a toujours et dans un premier temps, à faire à de la communication pluri-sémiologique et multi-canal. Le sujet donc, ça paraphrase, ça répète et modifie, ça déplace, ça digresse et c'est de cette façon que la langue est apprise, transmise, utilisée. C'est comme ça qu'elle circule et vit.

« Les actes de langage (ajouter, déplacer, rectifier, reprendre, modifier, modaliser, distinguer, etc.) ne sont pas dans le seul message, dans les seules formes linguistiques, mais dans la relation au discours de l'autre, dans les enchaînements et dans les effets produits » souligne F. François (1995).

- 16 Il n'en reste pas moins que, à mon sens, le point de vue de la psychanalyse permet d'aller plus loin. Dans cette mesure où elle enseigne, à partir d'une position d'écoute interprétative particulière, de distinguer une parole pleine dans laquelle le sujet est présent d'une parole vide qui efface, censure, exclut, nie, le sujet parlant et aussi, en même temps, le sujet auquel il s'adresse. *Langue de bois* et *discours du maître* ont partie liée. Ce qui est en jeu, c'est rien moins que la possibilité ou l'impossibilité d'être sujet au sens d'être ou pas celui que l'on est. En assumant une histoire et un discours qu'il n'est pas toujours possible de faire siens faute de savoir et faute de mots pour le dire. Méconnaissance qui conduit à agir ce qui ne peut être dit par manque de mots pour dire. Prendre conscience et savoir son histoire, c'est connaître son rapport au désir de l'autre auquel on ne peut pas ne pas (quelquefois ? souvent ? toujours ? Et dans des proportions variables...) s'identifier et qui barre l'accès à son désir à soi.
- 17 Mais que peut-on dire de ces indices qui permettraient de repérer cette parole pleine qui ne se réduit pas à du verbe intellectualisé et désincarné ? Ils nous semblent appartenir tout à la fois au non-verbal et à une façon de dire. Ton, mimiques et gestualité qui font écho à une parole non défensive, qui ose dire, qui risque quelque chose en abandonnant la posture, la pose avantageuse et l'orgueil de « penser tout seul » et mieux qu'aucun autre, à quoi se reconnaît la prétention insupportable et parfois risible des maîtres à penser.

3. » je suis fonctionnaire, mais je me soigne... »

- 18 C'est le titre que P. a donné à son récit déjà mentionné ici même. En première lecture, je dois dire que je n'ai pas ressenti une sympathie immédiate pour ce texte sur un itinéraire ambitieux, tendu, peu indulgent pour les autres (*'des collègues démotivées [...], faisant un travail sans intérêt [...] mauvaises langues [...] incompétentes'*). Pourtant, il y a un document. Quelquefois sans nuance, mais authentique dans ses excès mêmes. L'implication, l'investissement, la volonté de réussite et d'évolution ainsi que les épreuves vécues m'ont finalement retenu.
- 19 D'entrée de jeu, P. dans une formule non dénuée d'humour, et en guise de clin d'oeil qui joue sur l'implicite de la formulation, donne clairement sa position : être fonctionnaire est une maladie. '*Mais*', la conjonction, introduit aussitôt une restriction, une correction, qui visent à opposer JE à ILS ou ELLES et à changer le rapport de sens entre l'identité sociale professionnelle et la valeur qui lui est associée par la narratrice. Les dix premières lignes caractérisent les symptômes de cette maladie du point de vue de « la société », selon P. :
- [...] nantis ; inefficaces, voire même pire ; derrière des guichets [...] un individu travaillant pour l'Etat dans un « service public » n'entraîne plus l'admiration et le respect mais l'envie quelquefois et le dédain souvent.
- 20 Si on considère que c'est là le début du texte, on voit comment le décor est planté de manière abrupte.

3.1. Les organisateurs discursifs dominants.

3.1.1. un itinéraire picaresque.

- 21 D'abord un *itinéraire picaresque* d'une douzaine d'années au moment où ce récit est fait (1995), course d'obstacles plutôt victorieuse⁸, qui débute et se poursuit cinq années durant à Paris (du Cabinet du Ministre, au Bureau de la Déconcentration en passant par les Cultures Immigrées et Régionales et par la Culture Scientifique Technique et Industrielle). Avec un certain ton :
- Je m'étais juré de ne pas rester plus de cinq ans à Paris, arrivée le 2 février 83 au Cabinet du Ministre, je repartais le 28 février 88 pour le sud.
- 22 Je veux souligner, que si on a à faire à nombre d'avatars, pas toujours voulus certes, on est également en présence, toujours dans le récit qui en est fait, à une incontestable volonté. Dans la détermination à maîtriser et contrôler cet itinéraire, aussi mouvementé fût-il. On va y revenir, au point 3-1-3, ci-dessous. Après Paris, Aix ; à la Direction régionale des Affaires Culturelles (du Théâtre et l'Action Culturelle au Service de la Formation Continue, après un passage par les Arts Plastiques). Cette notable mobilité, la diversité des situations de travail décrites nous semblent assez éloignées de la routine supposée de règle dans « l'Administration ». Mais il est vrai qu'il s'agit du parcours d'une jeune vacataire qui va, concours après concours administratifs, se voir proposer, à la fin, '*le poste de responsable de formation*'.

3.1.2. les expériences princeps.

- 23 Ensuite, *les expériences princeps* : un fragment de quinze lignes à peine, situé dans la première page permet à P. de dire et d'écarter, il n'en sera (presque) plus question jusqu'à la fin, l'amertume liée aux premières expériences professionnelles. Les humiliations aussi. C'était avant :

Ici plus question de se faire humilier devant des clients parce qu'un paquet cadeau a demandé trop de papier, plus question d'enfiler deux tabliers l'un sur l'autre dont les poches sont taillées en biais pour éviter de voler de l'argent dans la caisse. Plus question non plus d'installer des petites serviettes en papier autour du cou des patientes, au claquement de doigts d'un patron... dentiste et foncièrement désagréable qui me menaçait d'être renvoyée si je ne changeais pas mon « horrible accent du sud-ouest ».

- 24 Ces expériences initiales ont-elles forgé une attitude ? '*Plus question*' écrit P. Et il n'en sera plus question à une exception près. Pourquoi alors en faire un organisateur dominant ? Il serait facile d'indiquer que c'est pour cette raison même, compte tenu de la charge affective des formulations et de la modalité « définitif, sans retour » portée par une locution adverbale répétée que l'on vient de citer (*'plus question de'*) et que l'on va retrouver sous d'autres formes qui expriment aussi, les désirs et la détermination. Mais c'est P. elle-même qui ajoute :

[...] aux vacataires on demande les tâches les plus ingrates, mais pourtant qu'elles étaient douces au regard de mes expériences passées.

- 25 Dans cette comparaison explicitée avec lucidité sans idéalisation ni diabolisation, on aperçoit, de manière peut-être furtive, comment les effets d'une expérience peuvent se prolonger, y compris à l'insu du sujet. Ainsi, au cours d'une affectation nouvelle, mais dans le même cadre administratif, P. note :

Mon chef de service était un homme très difficile, qui avait déjà fait fuir trois secrétaires, et je redoutais d'être de nouveau confrontée à un patron tel que j'avais connu auparavant.

3.1.3. Volonté, ambition et détermination.

- 26 Ces traits me semblent constituer un troisième organisateur dominant de ce récit.

Dès mon arrivée j'ai surpris par mon assiduité, mon respect du travail bien fait et ma rapidité d'exécution. [...] j'avais vingt trois ans à peine, je découvrais Paris et je n'avais qu'un désir, celui de me faire apprécier et me faire oublier, moi petite provinciale, comme elles disaient d'un ton gentiment protecteur.

- 27 Je pourrais sur ce point citer beaucoup, par exemple p. 3 :

Je n'hésitais jamais alors à rester très au-delà des heures officielles de présence, je faisais très souvent beaucoup plus que le simple travail qui m'était demandé.

- 28 Et encore, p. 4,

[...] et surtout je voulais en savoir plus, toujours plus., [...] j'avais vingt six ans et pas vraiment de temps à perdre. [...], Mais j'avais un but très précis et aucun chef du monde ne m'aurait arrêtée. (p. 10), [...] je ne comprenais toujours pas les raisons qui avaient poussé le secrétaire général à me confier ce poste. Peut-être le désir de me mettre dans un coin pour ne pas déranger ? C'était bien mal me connaître.

- 29 Bien sûr, et malgré le mouvement d'insistance (pour paraphraser F. François (1994) quand il écrit que, au delà de l'idée exprimée, ce qui caractérise une pensée, c'est son mouvement ou ses effets de sens qui ne sont pas localisables dans le lexique ou la syntaxe

utilisées), il n'y a pas forcément homogénéité dans les contenus, dans les thèmes et dans les situations auxquels cette modalité s'applique. Ce n'est pas vraiment ce qui en atténue la portée. Au contraire. Les années passent, les situations changent mais le projet demeure.

- 30 Une remarque encore. Je ne prétends pas que c'est indiscutable, mais je suis enclin à faire un sort particulier à l'énoncé cité plus haut : '*[...] je n'avais qu'un désir, celui de me faire apprécier et me faire oublier, moi petite provinciale, [...]*'. L'affirmation du désir prend d'abord la forme d'une négation restrictive quant au nombre, à la priorité ou à la hiérarchie des désirs possibles (probables ?). Il s'agit du seul désir qui comptait à ce moment là. Or on a deux désirs énoncés, et non pas un seul. Et deux désirs contradictoires sinon exclusifs l'un de l'autre. L'oubli corrige et atténue, voire, est incompatible avec la reconnaissance recherchée. Est-ce l'audace affichée, au demeurant fort légitime, qui provoque un mouvement de recul ? N'est-ce pas plutôt et du désir de reconnaissance d'un côté et de celui de changement de l'autre ? Reconnaissance et changement étant présentés comme liés ensemble. C'est le « moi » « petite provinciale » qui doit se faire oublier. On pourrait m'objecter avec raison que l'oubli ce n'est pas le changement. Et puis, il s'agit de changer, non pour changer, mais, pour obtenir une reconnaissance. Quelque chose de douloureux semble pointer ici, sans que l'on puisse décider de la nature (distanciée ? par l'effet même de la mise en mots et par le rire de P. que cette interrogation provoquait, ou blessure toujours vive ? ou bien les deux ?) de son accentuation. Mais n'est-ce pas au fond la norme dans le champ social que d'avoir à se mesurer concrètement au désir de l'autre pour soi, sur soi, dans un rapport inégal de pouvoir et de savoir ? Un mot encore, sur la forme pronominal à sens passif : '*me faire*'. Le sujet et l'actant sont distincts. Le sujet fait en sorte que l'action ait lieu, sans la faire directement lui-même. En espérant en recueillir le bénéfice.

3.1.4. les affrontements

- 31 Enfin, l'organisateur suivant, *les affrontements*, est appelé par ce qui précède. P. apprend à se confronter aux autres. Non pas que cette confrontation soit, et inévitable et exclusive d'un autre type de relation plus heureux, de coopération et d'échange, mais c'est bien l'affrontement qui domine également dans ce récit, comme le montrent les extraits suivants. Avec les premiers « patrons », avec les collègues de travail souvent, parfois avec les chefs de bureau et avec « l'Administration » :

Travailler dans un bureau n'est pas une chose aisée, la pièce était grande mais occupée par six jeunes femmes dont l'expérience et la langue acérée m'ont souvent fait trembler. [...] les dix ou quinze ans passés là les avaient quelque peu démotivées et (qu')elles se contentaient de faire ce qui était nécessaire sans chercher plus loin. (p. 1) [...]. A cette époque j'ai compris le fonctionnement d'un groupe, j'ai senti très vite les limites de sa convivialité, les batailles pour des territoires, les rivalités de personnes. Mais, « C'est à ce moment là que j'ai enfin eu des rapports simples et agréables avec l'encadrement (p. 2), [...] le contact était agréable, le tutoiement était de rigueur, les barrières entre les secrétaires et les chefs devaient être plus ou moins abolies afin d'améliorer les qualités de travail. (p. 3)

- 32 On ne peut pas nier, sur ce dernier point par exemple, la prudence et la finesse d'une mise en mots qui fait sa part à l'implicite et au non-dit comme à la lucidité.
- 33 Il y a aussi, cette part de bonne opinion de soi qui peut choquer : (p. 5)
- Je savais être meilleure que mes collègues [...], (p. 6) je ne me sentais pas supérieure mais [...], (p. 7) un conseiller du genre féminin et une vague secrétaire [...], les

secrétaires sans me détester formellement ne me considéraient pas du tout comme l'une d'entre elles, mais à ce moment là j'en étais fière. Grisée par mes fonctions, j'en oubliais mon statut [...].

Mais la bonne opinion de soi-même n'exclut pas toujours l'auto-critique : un fait troublant me sautait aux yeux : mon manque réel de connaissances et de contacts avec les secrétaires (p. 11).

- 34 Au total, dans les limites de cet article, le mérite incontestable à mes yeux de ce texte réside, pour une grande part, dans ce parti pris de dire et courageusement, en s'exposant, un vécu, une expérience et une (pas forcément *la*) réalité de certains rapports au travail. Il est aussi d'oser désigner la démotivation observée chez certains fonctionnaires et de se proposer d'y réfléchir, dans le cadre de ses nouvelles responsabilités de « chargée de la formation » :

Un management différent ? Un système de délégation différent ? Un investissement provoqué par la reconnaissance de leur travail ? Prime, promotion, évolution dans l'état actuel de l'administration ? Je n'ai pas la réponse à cette question.

4. l'irruption du sujet et la capacité de codage.

4.1. Parole pleine et parole vide.

- 35 Au delà des indices linguistiques, et pour résumer, il y a présence du sujet à mon sens, tout à la fois dans la singularité des contenus, des mises en mots et des affects mobilisés pour parler de son métier et se dire en disant sa vie au travail. Mais tout n'est pas également irréductible dans cette subjectivité. Si les trajectoires sont par définition toujours particulières, l'apprentissage et la socialisation par l'activité se retrouvent d'un récit à l'autre, ainsi que la transformation de soi dans un contexte concret et dans la saisie permise par le travail de verbalisation. Ce sont là des modalités bien générales peut-être. On n'est pas assuré de posséder des critères objectifs de reconnaissance de cette irruption du sujet. Existente-ils seulement ? L'irruption du sujet, « je la sens » affirme C. Dejours, en tant que psychanalyste, selon un propos rapporté par J. Boutet. C'est, ailleurs, M. Arrivé (1994) qui cite Lacan :

« la parole pleine est celle qui vise, qui forme la vérité telle qu'elle s'établit dans la reconnaissance de l'un par l'autre. La parole pleine est parole qui fait acte. Un des sujets se trouve, après, autre qu'il n'était avant ».

- 36 Et Arrivé ajoute ce commentaire, pour souligner, qu'en psychanalyse surtout, dire c'est faire

« Mais un faire spécifique, qui agit réflexivement sur le sujet du discours. Qui n'est pas localisé en certains points de l'énoncé, mais qui agit continûment. La psychanalyse, c'est en somme la performativité généralisée ».

- 37 On s'interrogera certes sur la pertinence de cette dichotomie : « pleine-vide », sous tendue de et entraînant à des jugements de valeur, quand on aimerait mieux, autant que possible, se situer dans le registre des faits. Dans des termes très voisins, j'ai utilisé, plus haut, cette notion de parole pleine, associée à la présence du sujet qui s'expose, prend des risques de dire et s'engage, ni tout puissant, ni tout sachant, dans et par son discours qui mélange affect et réflexion. Freud, pour citer encore une pensée sur laquelle on peut s'appuyer dans le même registre, à propos du paradoxe de la négation, distingue, schématiquement, l'admission intellectuelle (qui maintient le refoulement) de l'admission intellectuelle et affective (qui ouvre la voie à la prise de conscience). Mais, à dire le fond de ma pensée, c'est bien dans l'expérience vécue dans un processus d'analyse personnelle

et de groupe, que s'origine, pour moi, l'intuition, l'hypothèse et le ressenti sur cette présence du sujet. Reste à savoir, si c'est là une condition nécessaire (?) et suffisante (?). Ou bien, ni l'une ni l'autre. Ou bien encore, formulation locale et singulière, d'une expérience très commune. Nous n'en traiterons pas dans les limites de cet article.

4.2. La capacité de dire malgré tous les obstacles

- 38 Sur la capacité de codage, on connaît l'accent mis par plusieurs chercheurs sur la difficulté éprouvée par les acteurs à dire leur activité avec des mots. (Y. Schwartz, 1993, et J. Boutet, 1995, par exemple). Il faut dire que cela rejoint souvent, mais pas toujours justement, l'évaluation spontanée des acteurs. Je voudrais souligner pour ma part que si cette difficulté est réelle, c'est en un sens très général ; et que concrètement, cela dépend pour l'essentiel, à mon avis, et de celui à qui on s'adresse et du rapport qui se noue dans le dispositif mis en place avec une durée longue. Un dispositif, dont nous avons dit, avec d'autres⁹, qu'il instituait une démarche d'apprentissages réciproques, dont K. Lewin, le promoteur de la recherche-action (et de la dynamique de groupe) disait : « Le chercheur et les sujets de la recherche cheminent ensemble vers la connaissance ». Un dispositif facilitant et une attitude d'accueil qui favorisent un dialogue dont on sait qu'il suppose, à la fois, une volonté commune, exprimée dans un langage commun, mais aussi les différences de position qui lui donnent sa signification. Cela dit, il reste tout un travail à fournir dans un effort plus ou moins grand et douloureux — mais un travail qui se fait aussi dans le plaisir de dire. Dans le plaisir d'une altérité qui se manifeste pour le sujet lui-même, aussi, qui se surprend à dire, à penser, dans l'échange et la confrontation au discours de l'autre. Je pourrais citer Bakhtine, François, d'autres encore et Vygotsky (B. Schneuwly et J.P. Bronckart, 1985) pour lequel,

« La pensée passe d'abord par les significations puis par les mots. Dans les mots prononcés, se tient toujours une pensée cachée, le sous-texte. Impossible de passer directement de la pensée au mot. Comprendre véritablement et complètement la pensée d'autrui ne devient possible qu'à partir du moment où nous comprenons le fondement affectivo-volitif de cette pensée ».

- 39 Récemment, une histoire terrible et très belle, rapportée par l'écrivain R. Frégny dans les travaux réunissant des artistes plasticiens et des écrivains au cours d'une rencontre sur l'illettrisme organisée à Mouans-Sartoux, dans le cadre du 9ème festival du livre, en octobre de cette année, témoigne à sa façon, éloquente, de quelques aspects que nous avons voulu souligner. Frégny évoque son travail d'ateliers d'écriture à la prison des Baumettes à Marseille, et il raconte l'histoire de Paolo.

« Lui n'écrit pas un mot. [...] « J'écris comme une vache espagnole, j'ai pas envie qu'on rigole de moi ». [...] Et il continue pendant des mois à venir chaque lundi les mains vides. [...] Un jour pourtant [...] soixante pages de révolte, de haine, de rage, d'amour et d'inépuisable besoin de tendresse. Paolo raconte ce qu'il a appris pendant son procès, ce qu'une tante est venue dire à la barre : le secret de son enfance ; le calvaire d'une vie ».

- 40 Plus tard, à l'extérieur de la prison, l'écrivain est invité à parler de ces ateliers : un jour, une jeune femme « plus éblouissante que le jour », bouleversée par l'histoire de Paolo demande à lui écrire.

« Ils s'écrivent donc. Timidement d'abord [...] Trois mois plus tard il n'existe pas d'amour plus grand. [...] Il lit tout ce qui lui tombe sous la main, écrit, me demande conseil, en perd le sommeil [...] Ils ne se sont encore jamais vus ! Un soir le

téléphone [...] « Nous allons nous marier [...] ». Je suis sans voix. Un tel amour avec des mots [...] Un tel amour dans la ville du silence ».

4.3. Verbalisation du travail et point de vue psychanalytique sur la communication.

- 41 Il ne s'agit pas de savoir si cela fait preuve ou pas quant à la difficulté ou à la capacité de parler de son travail. Ce n'est pas le propos. Mais il me semble en revanche qu'il existe quelque chose de commun à toute situation de verbalisation. Et à toute situation de récit en particulier. A la fois, cette nécessité de se mettre à distance, en recul, en dehors, comme on voudra, mais en faisant une pause, en prenant le temps pour ça et dans le même temps, la nécessité de prendre le risque de dire, de réactiver des vécus, de « s'exposer », affects et pensées mêlés dans un travail pour dire au plus près, avec des mots, ce qui pourrait quelquefois être montré, en situation, de manière moins indirecte et à la réussite moins incertaine, peut-être.
- 42 Pour finir, on s'appuiera, dans une réflexion sur la communication en général, sur un article d'E. Enriquez (1993) quand il évoque, toutes choses étant inégales par ailleurs, cette communication particulière qui se déroule dans le cadre de la cure analytique pour en souligner tout le travail qu'elle réclame d'élucidation des conflits et des contradictions. Constatant que
- « dans le champ des organisations, la gestion managériale consistait la plupart du temps à parler, [...] que dans la société globale, les échanges de parole sont le tissu même d'une vie pacifiée (même (ou surtout ? J.D.) lorsqu'elle admet des conflits) et que la communication est à l'ordre du jour », [...], Enriquez ajoute : « On peut donc à bon droit, se demander si l'étude des caractéristiques de la communication en psychanalyse peut non seulement permettre d'apporter un éclairage sur la relation analytique, qui est le propos essentiel de ce texte, mais encore sur l'ensemble des communications sociales ».
- 43 A mon avis, l'expérience analytique, du point de vue de la communication et de la relation vécue, peut éclairer le sens de ce travail de verbalisation de la vie professionnelle de plusieurs façons. Par exemple, en attirant l'attention sur les différentes fonctions du récit à la première personne. Ainsi, la dimension historique temporelle permet, à travers la diversité et la multiplicité des moments et des lieux, des circonstances et des rencontres, des vécus et des expériences (conflits et échecs compris), l'élaboration dans le discours, d'un sujet multiple et d'une identité en devenir, susceptibles de réduire la méconnaissance de soi et d'autrui, et éloignés du refuge dans « le fantasme de l'Unité-identité compacte toujours mortifère ». La logique du récit peut aussi conduire à faire saisir où le sujet se nie et nie l'autre comme sujet. Par exemple, dans la mise en mots autocritique de l'agressivité et des affrontements, dans ce récit fait par P. Enfin, le retour sur soi que favorise le récit et que le récit favorise initie un déplacement du point de vue :
- « La pulsion de savoir au lieu de se manifester comme développement de l'intellectualité où connaître signifie commander, assumer sa suprématie, sa maîtrise de l'autre, désirer la destruction de la pensée de l'autre, être pris dans le fantasme de posséder ou d'incarner la vérité, devient au contraire investigation fine, attentive, intérêt pour l'objet (ou le sujet humain), plaisir de penser [...]. Contre la tendance des individus à ne penser que ce que les autres pensent pour eux et à se soumettre, écrit encore Enriquez, Freud a tiré de l'analyse de ce qui se jouait dans la cure, des réflexions sur le champ social. »

- 44 Un champ social occupé par les maîtres à penser et les maîtres tout court, où la parole a pour but d'influencer les conduites d'autrui, commander et contrôler, renforcer les illusions, instaurer l'hétéronomie.

« Naturellement, poursuit Enriquez, le pire n'est pas toujours sûr. A l'intérieur des institutions et des organisations, des individus luttent pour faire reconnaître leur droit à une parole significative. En cela, sans le savoir, ils sont les héritiers véritables (avec les analystes dignes de ce nom) de la pensée freudienne ».

4.3. Pour conclure.

- 45 Je m'étais proposé de montrer qu'à certaines conditions, (de dispositif, d'investissement et d'implication réciproques, de projet commun d'investigation et de connaissance, d'après-coup, etc.) la mise en mots de l'histoire de sa vie professionnelle est rendue possible et heureuse. Possible, en s'appuyant sur ce que G. Mendel (1994) appelle une pulsion qui fait que « tout sujet aspire à s'approprier le sens et les effets de ses actes ». Heureuse, au total, dans cette mesure où les sujets-auteurs-narrateurs-personnages principaux de ces récits sur le travail ont manifesté des savoirs, des capacités d'expression, a priori inattendus, y compris d'eux-mêmes. Avec une singularité étonnante et dans le plaisir d'une construction de soi et d'une production de sens.

BIBLIOGRAPHIE

Adam, J.M et Revaz, F., (1996), *L'analyse des récits*, Seuil, Mémo.

Arrivé, M., (1994), *Langage et Psychanalyse, Linguistique et Inconscient*, PUF.

Benveniste, E., (1966), *Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne*, in *Problèmes de linguistique générale T1*, Gallimard.

Bakhtine, M., (1972), *Esthétique et Théorie du roman*, Gallimard.

Boutet, J., (1995), *Paroles au travail*, L'Harmattan.

Dejours, C., (1995), *Le facteur humain*, Que sais-je, PUF.

Enriquez, E., (1993), *Communication et Psychanalyse*, in *Dictionnaire de Communication*, T2, sous la direction de Lucien Sfez, Le Seuil.

Ferenczi, S., (1968), *Psychanalyse*, vol. 1, Payot.

François, F., (1990), *La communication inégale, Heurs et malheurs de l'interaction verbale*, Delachaux et Niestlé.

François, F., (1993), *Pratiques de l'oral*, Nathan.

François, F., (1994), *Morale et mise en mots*, L' Harmattan.

Green, A., (1983), *Le langage dans la psychanalyse, Confluents psychanalytiques*, 2èmes Rencontres psychanalytiques d'Aix-en Provence. Les belles lettres.

- Kundera, M.**, (1993), *Les testaments trahis*, Gallimard.
- Lejeune, P.**, (1975), *Le pacte autobiographique*, Le Seuil.
- Lipiansky, E.M.**, (1992), *Identité et communication*, PUF.
- Mendel, G.**, (1993), *La société n'est pas une famille, de la psychanalyse à la socio-psychanalyse*, La Découverte.
- Ogilvie, B.**, (1988), *Lacan, la formation du concept de sujet*, PUF.
- Rouard, F.**, (1995), *Ecrits de travail : sur la piste de l'auteur*, Etudes de Communication, n° 16.
- Schwartz, Y.**, (1993), « C'est compliqué » : activité symbolique et activité industrielle, *Education permanente*, n° 116-3.
- Todorov, T.**, (1981), *Michaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Le Seuil.
- Vygotsky, L.**, (1985), « La pensée et le mot », in *Vygotsky Aujourd'hui*, Textes de base en psychologie, B. Schneuwly et J.P. Bronckart, Delachaux et Niestlé.

NOTES

1. Pour adresser un signe amical à Frédéric François (1990) à qui j'emprunte l'idée de ce titre. Et bien d'autres idées encore dans ce qui suit.
2. « Le caractère commun de l'expérience humaine, qui est marqué, articulé, clarifié par l'acte de raconter sous toutes ses formes, c'est *son caractère temporel*. Tout ce qu'on raconte arrive dans le temps, prends du temps, se déroule temporellement ; et ce qui se déroule dans le temps peut être raconté ». P. Ricoeur (1986) cité par J.M. Adam et F. Revaz (1996).
3. Du point de vue de la narratologie comme analyse des récits, on pourrait commenter l'organisation temporelle globale de ce récit. On ne le fera pas dans le cadre de cet article. Mais ce qui saute aux yeux, c'est l'absence (!) de ce que Barthes (cité par J.M. Adam et F. Revaz (1996)) a appelé « la pierre d'angle du récit », le passé simple et sa valeur narrative. Mais Barthes écrit aussi que « retiré du français parlé, le passé simple n'est plus chargé d'exprimer un temps ». De la même manière, l'imparfait qui domine dans les récits dont nous nous occupons, semble, parfois, perdre sa valeur temporelle de temps verbal, au bénéfice de l'expression d'un pur rapport de position (J. Pouillon, 1993, cité par Adam et Revaz).
4. Cf. L'analyse du récit de H.B., Technicien de maintenance informatique, que j'ai proposée dans un autre travail, en collaboration avec D. Faïta, à paraître aux PUF au printemps 97, in Y. Schwartz, 1997.
5. Ces dédoublements, au moins, sont itératifs : acteur et régulateur de son action, opérateur et investigateur, chercheur en apprentissage, quand s'agit-il du même et de l'autre ? On n'en dira pas plus pour le moment.
6. Avec les Dr. François Grisoni et Dominique Byramjee et les membres, je ne peux les citer tous, des groupes de thérapie et de formation dans le cadre de l'Institut Français d'Analyse Bioénergétique Médicale (IFABEM) puis à la Société Française de Thérapies Analytiques et Corporelles (SFETAC) entre 1980 et 1987.
7. Difficulté largement attestée et régulièrement décrite par tout romancier réfléchissant à son « art poétique ».
8. La narratologie contemporaine, telle que la (re) présente par exemple J.M. Adam, fait remonter à la Rhétorique ancienne et classique, à l'opposition platonicienne et aristotélicienne entre Diégésis et Mimésis, et l'activité de raconter et l'organisation du récit : « [...] le renversement du

malheur au bonheur ou du bonheur au malheur par une série d'éléments enchaînés selon le vraisemblable ou le nécessaire [...] » (Poétique, 51a6).

9. Cf. Les travaux du groupe de recherche et d'enseignement APST, expérience présentée dans un ouvrage collectif sous-presses aux PUF.

RÉSUMÉS

Le travail de verbalisation, par les sujets eux-mêmes, de leur vie au travail est présenté le plus souvent, par les chercheurs qui s'y intéressent, comme une tâche compliquée. En prenant appui, d'une part, sur une pratique de plusieurs années, et d'autre part, sur un double point de vue, linguistique et psychanalytique, la position analysée dans cette étude veut montrer à quelles conditions ce travail à la première personne par le sujet du récit, est, pour le sujet de l'activité, un travail possible et souvent heureux dans ses différents effets.

The process of having the subjects themselves put into words their life at work is most often presented, by the researchers interested in it, as a complex task. Relying, on the one hand, on a practice of several years, and, on the other hand, on a two-fold point of view, that is linguistic and psychoanalytical, the position approached here, aims at showing under what conditions this first person writing by the subject of the relation, is, for the subject of the activity, possible work and often fortunate in its different effects.

INDEX

Keywords : verbalization, linguistics, psychoanalysis, narrative, in-house training, labour, professional communication, collective knowledge

Mots-clés : verbalisation, linguistique, psychanalyse, récit, formation continue, travail, communication professionnelle, savoir collectif

AUTEUR

JOSEPH DONATO

Joseph Donato, maître de conférences de linguistique générale de l'Université de Provence intervient dans les enseignements d'Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail (A.P.S.T.) et à l'IUP Infocom. Il fait partie de l'équipe de l'ESA/CNRS 6059, le Centre d'Epistémologie et d'Ergologie comparatives. Depuis une dizaine d'années, son travail d'enseignant-chercheur l'amène à s'intéresser à l'« efficacité dialogique » dans une approche en référence à la sémiologie et la psychanalyse. Recherche en cours : Modification du travail, des métiers et nouvelles compétences dans un grand service public (La Poste).